

L'O10-C d'Ulysse

Au chant XIX de l'Odyssée, Autolykos est invité à choisir un nom pour son petit-fils qui vient de naître, et déclare :

« Comme j'arrive ici fâché contre beaucoup de gens, hommes et femmes sur la terre qui nourrit les hommes, que cet enfant se nomme Le Fâché. »

Noctambule ? Insomniaque ? Non... t'arrives plus à dormir depuis deux jours ; encore un Été tropical à endurer, tu le vois venir, hein... Eh ben ouais, t'es tout seul, mon pauvre Ulysse, mais t'arrives pas à t'y faire, hein ? Un putain de naufragé, voilà c'que t'es devenu. T'es plus que l'ombre de toi-même. Clichés-sous-bois, regarde-moi ça. T'as qu'à écarter le rideau pour voir qu'il n'y a pas plus d'palmiers ici, que de bons sauvages... Des blocs de béton, du béton en blocs, des cages à lapins entassées les unes sur les autres, la v'là ton île paradisiaque. Tu parles d'une crique au sable doré... Ouais, l'décor est carrément digne d'une prison russe et en plus y'a c'merdier de voisinage. Surtout ça. Là mon gars, t'aurais été mieux loti avec des serpents et des macaques qu'avec ce qui se traîne en bas, dans l'impasse. Mais bon, c'est ta vie, ta chienne de vie, et elle s' complique, un peu plus chaque jour.

Merde, je pense trop. Ca tourne en boucle, j'me repasse le même disque rayé de long en large. Foutu disque, foutu merdier d'appartement dans c'foutu bloc. Ca s'approche plus de l'enfer que du paradis qu'on nous avait vendu il y a trente ans quand j'ai souscrit à ce crédit immobilier. Mais le banquier, lui, ça lui plaisait de nous faire cracher. Et depuis, ma Calypso, ma fidèle compagne de galère, elle, est partie. Elle est sûrement mieux là-haut, loin de cette racaille qui défile dehors à des heures pas possibles.

Et d'ailleurs, t'étais pas loin de vouloir la suivre, hein, vieux ? A deux doigts de te faire tinter la Winch en pleine cervelle, ouais, mais à ce moment là, ton regard a croisé Pénélope...Pénélope... Bon, allez, te fais pas trop de plans sur la comète, on verra bien. Pour l'instant t'es encore là, bien vivant, dans ce trou à rats. Eh, d'ailleurs, en parlant de rats...

Justement, ils repassent devant mon immeuble. Je glisse hors de mon lit trempé de sueur. Tu parles d'un printemps, ma chambre est une étuve. Doucement, il faut voir sans être vu. Les vitres antireflets, ça a du bon. J'écarte le rideau pour voir ce qui se trame. Voilà, j'en étais sûr, toujours les mêmes. Les gamins de la tour 7, juste en face. C'est vrai qu'on dirait des rats, à marauder partout la nuit, à traîner dans les coins. Ça fait longtemps que je les observe, eh oui, je me protège. Faut connaître ton

ennemi, faut toujours être attentif, qu'il disait, le caporal. Moi j'ai suivi le conseil ; et c'est ce qui m'a aidé à éviter leurs foutus pièges de roseaux. Ouais. Putain d'jungle, putain d'roseaux taillés en pointes. Enfin, Merde, j'en ai vu des trucs horribles, et des gars pas attentifs, justement, qui finissaient empalés sur les bambous.

Alors maintenant, dans cette jungle de cailloux, j'me laisserai pas avoir. J'observe, je note, je retiens. Ces sales petits rats me foutront pas en l'air ce qu'il me reste de tranquillité bordel ! Ca non, pour sûr, mon Ulysse ! Mais eux, ils se doutent de rien. Ils me craignent parce que j'suis encore bien costaud, mais c'est tout, ils savent pas qui j'suis. Ils me connaissent pas, en tout cas pas comme j'les connais, eux. Et Dieu sait ce qu'ils pourraient me faire, s'ils se rendaient compte que je les ai tous fichés, systématiquement, un par un contre le mur de ma p'tite tête. Tous analysés, de la couleur de leurs survêtements à l'immatriculation de leurs scooters volés, de l'odeur de leurs kebabs à leurs petits manèges, l'air de rien à tourner autour des honnêtes gens qui rentrent du boulot... A moi, ils osent rien faire, mais n'empêche... Chaque matin, je respire leurs poubelles dans la cage d'escalier, et chaque soir, j'sens leurs regards malsains dans mon dos, j'les entends ricaner quand j'passe. Des années, que ça dure et que je supporte leurs sales dégaines, leur mauvaises manières, leur sono pourrie et leur musique de sauvages. Bon, je m'entends, leur musique, c'est un grand mot... On dirait plutôt des glapissements de singe ! Des glapissements, c'est ça, oui, juste comme ceux qui s'échappent en ce moment même de leur petite assemblée, à l'angle le plus sombre du parking.

Bordel, on est en pleine nuit ! Après, ils dorment jusqu'à midi, et puis c'est reparti, à traîner dehors en préparant des coups tordus. Merde, c'est ma nuit, mon temps de repos... Et j'ai le droit au calme, oui, car je paye pour cet appart... Mais ils me font bien comprendre que je suis plus à ma place, et je commence à vraiment avoir envie de me barrer définitivement. N'empêche qu'avant ce serait bon d'en allumer un ou deux. J'étais bon tireur, au service, on se marrait avec les potes, à faire flipper les pygmées ! Le bon temps, oui... Depuis, je garde toujours ma winch' bien au chaud mais j'avoue que l'idée de la sortir de son étui m'a traversé l'esprit plus d'une fois. Bon, je me retiens, ma femme n'aimait pas la violence, n'empêche que ce n'est pas elle qui se coltine ce voisinage.

Je me déshydrate, ma bouche est pâteuse. Ouais, mais j'ai un pack au frais. Allez, une petite mousse, ça me fera pas de mal. Je laisse retomber le rideau et me traîne dans le salon. Ma jambe me lance. Une vieille blessure de l'armée... à Bamako, à Tanger ? En tout cas elle se réveille avec la chaleur, comme si elle se souvenait de l'Afrique. La mémoire dans la peau, hein ? Le chemin qui me sépare du frigo me semble interminable. Dehors, ça rigole encore. Pas moyen qu'ils la bouclent, d'être au calme un

seul instant. Je gueule vers la fenêtre grande ouverte « vous allez la fermer ! ». Après un bref silence, j'en entends qui ricanent et ça repart de plus belle.

J'ai pas envie de péter les plombs. Pas encore, pas cette nuit. Alors je serre les dents et je prends sur moi, comme quand elle est partie. En évitant de trop m'appuyer sur ma patte lancinante, j'atteins la fenêtre que je claque sans leur jeter le moindre regard. Arrivé à la cuisine, j'agrippe la poignée du frigo. Et, comme à chaque fois, je m'arrête avant d'ouvrir la porte : à hauteur de regard, maintenu par un pin's aimanté, la brochure de la résidence Pénélope me fait de l'œil. Je l'ai lue, relue et contemplé comme l'image d'un eldorado, certes inaccessible, mais plus pour longtemps. Je me serre la ceinture depuis un bon bout de temps pour mettre les voiles au large, comme attiré par une douce mélodie...

« *Eh ouais, mon vieil Ulysse* », j'me murmure à moi-même. « *Bientôt, t'y auras droit toi aussi, au calme, à la sérénité, à la paix.* » Je relis la brochure, toujours les mêmes phrases, comme un verset de la Bible. A force, j'peux me la réciter dans la tête, les yeux fermés :

« Escaliers propres, boîtes aux lettres en acier, sols en marbre, gardien respectueux, alarme et chauffe-eau solaire, le tout couronné d'un petit jardin toujours bien entretenu ; chez nous, vous serez PLUS que chez vous ! ».

Et surtout, des voisins bien comme il faut, qui se lèvent tôt et savent ce que c'est, le respect. En plus je pourrais prendre un chien, j'ai toujours rêvé d'avoir un chien... Il me tiendrait compagnie, ça me va pas d'être tout seul, je le sens, j'perds mon sang froid. Je caresse du doigt la brochure : c'est mon petit rituel quotidien. On s'accroche à ce qu'on peut, hein ? Pé-né-lo-pe. Ça sonne bien, même si c'est pas français : c'est romain, je crois, peu importe tant que ça reste civilisé. C'est tout ce que je demande, moi, je suis un bon citoyen, droits, devoirs et tout ça mais j'ai l'impression que plus ça va, plus les gens de mon espèce sont rares... Bref, me revoilà à me tarabuster, mais ça ne mène à rien, je le sais bien. Depuis le décès, je réfléchis trop. Avant, j'avais Calypso qui me bassinait, mais maintenant... A force de tourner en rond dans ce trou, ça ne tourne plus rond dans ma tête. Je dois m'échapper. Demain, c'est décidé, je vais à l'agence.

Allez. Lance toi, Ulysse ! Prends la mer, vieux. Hisse les voiles ! Ça ne sera pas la première fois que tu lâcheras les amarres pour partir en voyage, tu l'sais bien. Et puis ca te connaît, t'as le flair pour débusquer les criques paradisiaques ! Oh, bon sang d'bon soir, on s'en est tapé du bon temps, ouais,

mais aussi pas mal de pétrins, la mer c'est une sale garce, faut pas l'oublier, faut pas cesser de s'méfier, non, jamais, ou tu t'retrouvés à bouffer des algues et à nourrir la poissonaille...

Ouais, j'me rappellerai toujours ces sept années, à louvoyer d'île en île, de lagon en lagon, sur cet archipel, sans pouvoir en repartir. Tu parles d'un rêve ! Notre patrouilleur, l'Argos que c'était tatoué sur sa calandre, il s'était chopé un sérieux problème de machinerie. Et pourtant la Marine française fait du bon rafiote, mais là, y'en a eu des mécanos à s'casser les dents sur ce moteur. Y'en avait un, tu sais, le plus fanfarons d'tous, Filo qu'il s'nommait. « J'vais réparer ça en trois semaines, trois semaines, trois semaines ! » qu'il se vantait dans tous les bars des docks. Ben il a réussi, le salaud ! Mais l'dernier jour des trois semaines, il s'est pris une bonne giclée d'huile brûlante dans l'œil. Pas de chance. Le Cyclope, qu'on l'avait surnommé. Puis, j'crois que c'est la douleur qui l'a rendu fou. Il s'battait avec tout l'monde, il mordait, même. Quand on s'est barré avec tout l'équipage, quand l'Argos a repris du service, on l'a laissé, le Cyclope, sur son île. Paraîtrait qu'il s'est calmé, j'ai appris qu'il garde des moutons.

Oh là, ça recommence, j'me remets à divaguer. La température monte dans la cuisine, je me sens en pleine béatitude. Tout coton. Trois heures trente. J'ai passé vingt-cinq minutes à rêvasser devant la brochure. La sueur perle, me chatouille le nez. Je m'éponge rapidement le front à l'aide d'un Sopalin et j'ouvre le frigo. Les bières sont là, bien rangées, fraîches. Quelques secondes plus tard, je m'affale sur le canapé, une canette collée au bec.

Je sirote tranquillement. Tiens, c'est calme, soudain, calme et moite. Des images de la Guyane défilent, floues, devant mes yeux. Dans la pièce silencieuse, le réfrigérateur ronronne et me berce doucement. Et, peu à peu, cette vieille et fidèle salope de machine m'embrouille les neurones avec sa fréquence réglée comme une femme en coulisse. Dans ma main, la bière glisse, je savoure mon rêve comme un bâton de réglisse. Demain ? Demain, de nouveau les mêmes faces, les mêmes bruits, la même piste de danse embrumée par le même brouillard. Ma vie m'évoque un cri obscène, comme si j'étais une vieille godasse abandonnée au fond de la scène. Des pensées étranges m'étranglent et me dérangent. C'est comme si la peur me rongerait petit à petit. L'amertume me plonge dans l'indécence, et je vois, sous les murs gris et rouges, tous ces jeunes baver comme des rats dans un bouge.

Mon esprit dérive vers Poneylope, Pénépole, je sais plus, ça devient bougrement pâteux dans ma bouche. Ses murs d'acier blanc apparaissent devant moi, ornés d'iris et de bleuets en jardinières... Je m'avance vers la résidence, je flotte, mes pieds touchent pas le sol... Devant, le portail à commande obéit. La grande vitre s'étale comme une rosace d'abbaye. Le gazon vert foncé rampe, embelli par la tondeuse d'un jardinier minutieux. Dans les bassins, je retrouve les nénuphars dont j'ai toujours rêvé, et des

sculptures semblables à des hippocampes de grès figés sur des plâtres anciens. Ma future résidence est le fief de braves habitants qui gravitent en paix tels des huitres ouvertes. Leur démarche frêle dans ce lieu d'harmonie me rappelle des petites perles jolies d'ennui. Et sous leurs pas, parfaites, les allées laissent s'envoler des bulles d'air pur. Sous les murs des habitations s'étendent, en tendres reptations, des transats à rayures. Voilà mon eldorado, mon dernier port d'attache. J'ouvre les yeux, ça tangué drôlement, au loin, figée sur son frigo, la brochure chiffonnée de ma future résidence s'est mise à émettre un faible son, continu, langoureux comme un chant mélodieux. Pour sûr, il n'y a qu'une déesse pour chanter ainsi, elle doit se cacher là-bas, dans les couloirs de Pénélope. Je la laisse me bercer, c'est si bon, je referme les yeux... J'aimerais lui abandonner toute ma peine, et me blottir dans ses bras...

C'est une sirène, Ulysse, une sirène, fais pas le con, réagis, bouche toi les oreilles, ou tu sais c'qui va t'arriver... Elle va t'attirer dans un putain d'piège, voilà tout, une illusion de bonheur, et ca sera la mort, bloqué sur une saleté de rocher... Les écoute pas, fais gaffe, matelot, y'en d'autres qui y sont restés ! Remues-toi !

Soudain les mélopées se déforment, deviennent stridentes, assourdissantes. Je me frotte le visage, tente de sortir momentanément de ma torpeur. C'est quoi ce merdier, le frigo qui déconne ? J'l'ai peut-être mal fermé ? Pas le courage de me lever pour aller voir. Un mal de crâne perçant commence à m'enserrer les arcades. Heureusement, j'aperçois une boîte de bouchons de cire sur la table basse, perdue dans le fouillis de magazines. J'en avais souvent besoin pour arriver à pioncer à Clichés. Je l'attrape maladroitement, dévisse le couvercle, « Boules Circé » que c'est marqué, ça me fait une belle jambe : il en reste plus qu'une. Je me la fourre dans l'oreille droite, le chant maléfique du frigo s'amplifie. Je sue à grosses gouttes, un filet de salive coule sur mon menton, ravivant la soif qui m'assèche le palais. Dans un dernier effort, je laisse pendre ma main, tâtonne vers le sol à la recherche d'une canette. Plus qu'une. En plus elle est presque chaude... Mes yeux visent le congél', j'imagine le bac à glaçons, trop loin. Les distances s'étirent, une crampe s'invite à ma hanche. Je vire mon caleçon, me penche pour atteindre la télécommande. L'écran va me sauver, il sait ce qui est réel, lui...

Peine perdue, tout mon corps semble se dérober. Fait trop chaud. Trop moite. Inexorablement et sans me retenir, je tombe, poisson piégé dans les amples filets de la nuit, en l'occurrence dans mon fidèle canapé en cuir lissé par l'usure. Ma tête heurte le sol, mais la moquette moelleuse fait taire le mal de crâne, je me retrouve allongé, là. En haut, le plafond tourne, impossible à fixer.

Mes angoisses me tourmentent une dernière fois. Je revois le bitume, peuplé de fantômes qui ricanent, leurs yeux rouges sous leurs capuches, leurs grimaces et leurs regards voraces. Alors l'alcool, la

moiteur, la moquette et ce qui reste de ma conscience, pris pêle-mêle dans la même nasse soporifique, se perdent dans les spasmes d'un sommeil de plomb. La nuit brute, épaisse, règne sans partage sur les blocs de Clichés-sous-bois. Rêverais-je d'ailleurs?

Voilà deux semaines que j'ai quitté le bloc 8 de ma vieille barre Est. Enfin je respire. Plus personne pour pomper mon air conditionné. Pas un bruit après dix heures du soir. Tout est parfait, mon appartement neuf est comme je l'avais imaginé. J'ai dû faire appel à une boîte pour le déménagement, le seul qu'aurait pu m'aider c'est mon rejeton ingrat mais on a coupé les ponts peu après la mort de Calypso. De toute manière on ne savait déjà plus quoi se dire bien avant qu'elle soit partie. Et puis, Télémaque, mon bichon, mon fiston, me tient compagnie désormais. Je n'ai besoin de personne d'autre, je suis très bien comme ça. Je vais le promener dans la résidence, ça me fait prendre l'air et puis il n'y a plus un seul de ces petits cons pour me pourrir la vie. Je me promène en toute sérénité, et ma winchester reste bien au chaud dans son étui.

Les voisins sont tout ce qu'il y a de plus respectables, des gens biens, qui ont des métiers, qui travaillent dans les banques, dans les affaires ou comme représentants. Leurs mômes sont polis, y sortent pas n'importe quand. Ah, c'est sûr que je suis apprécié à ma juste valeur, le gardien lui aussi sait ce qu'il a à faire, il aime que les choses soient comme il faut, quand je le croise, je lui parle de l'armée mais il reste indifférent, pas très loquace. C'est le seul bémol.

Je m'installe dans mon fauteuil en molleton gris. Je n'entends que le ronronnement du frigo neuf, et la respiration apaisante de Télémaque allongé à côté de moi. Enfin le calme ! L'heure tourne, il est presque neuf heures. Je finis par allumer la télé, en poussant le son au maximum, « pour pallier à ma surdité partielle » comme disent les médecins. Je vais chercher une canette en boitillant, je jette un coup d'œil par la fenêtre juste pour m'assurer que ce n'est pas qu'un rêve : personne, pas un chat dehors, pas un bruit, pas une vague. Je retourne m'asseoir. Je vois un programme de divertissement puis un autre, j'éteins la télé. L'heure tourne, j'observe l'horloge. Ah, je suis bien quand même ! Télémaque dort encore. Sur le buffet, Calypso me regarde avec son sourire. Je prends sa photo, je l'observe, je la repose, elle serait tellement bien ici. J'attends, l'heure tourne. Je ne veux pas réveiller le chien, il profite du calme...

Je vais chercher la brochure sur le frigo, j'aime la feuilleter juste pour me rappeler quelle bonne affaire j'ai fait. J'y suis, enfin, après tout ce temps, et tout est parfait. Je reviens m'installer bien

confortablement sur le fauteuil, l'heure tourne, dans un quart d'heure il sera temps d'aller faire le tour de la résidence avec le bichon. Je profite du silence, je suis ravi, pour sûr, les choses ne pourraient pas être mieux. Encore quatorze minutes et on va promener. Je regarde la trotteuse, attrape un prospectus publicitaire qui traîne sur la table basse. Le temps de rêvasser devant quelques encarts d'agences de voyage vantant les mérites de leurs séjours sous les cocotiers, et voilà, c'est le moment de la promenade. Je réveille le clebs en douceur, il comprend direct, et me monte sur la jambe, langue pendante, avec son air fidèle et reconnaissant. On sort.

En sortant, je claque la porte. La triple serrure s'enclenche. L'habitude de claquer la porte m'est restée depuis Clichés-sous-bois, sinon elle ne fermait pas ; mais ici les portes sont bien huilées, du coup le bruit résonne dans la cage d'escalier comme un coup de feu.

Le chien a déjà dévalé les marches, je lui emboîte le pas : la queue frétille, il m'attend dans le sas. Une pression sur le bouton et le tour est joué, nous voilà dehors. Dans la nuit, l'humidité du gazon fraîchement arrosé par les asperseurs automatiques remonte, une petite brume flotte sous les lampadaires. Je me sens paisible. Bon, où est passé le chien ? Je jette un coup d'œil circulaire : rien ne bouge parmi les massifs d'hortensias. Je siffle : pas de réponse. Je siffle encore, j'attends, immobile au milieu de l'allée. Je ne suis pas pressé mais très vite, je commence à frissonner. J'aime pas ça, ça me rappelle la fièvre jaune. Bordel. Je m'impatiente ; « Télé ! », je gueule, « Au pied mon fils ! Viens là ! Viens voir Papa Ulysse ! ». Le voilà qui jappe, tout content, je le localise près d'un buisson de géraniums, contre le mur de la résidence. Il n'a pas l'air de vouloir bouger. Qu'est-ce qu'il trafique ? Je m'approche, inquiet. Ah, le voilà... Il maraude sur le gazon, juste devant la fenêtre de mon voisin du dessous. Je me sens soulagé de le voir. Il est content, bat de la queue, fait quelques bonds, puis revient vers moi, l'air léger, joueur. Il a du flairer une souris, brave bête. Lui aussi se sent bien ici, avec tous ces espaces verts pour vivre sa vie.

Je le siffle un bon coup : « Allez fils, on y va ! ». Au moment où je le hèle, j'ai comme l'impression de ne plus être seul. Depuis la guerre, j'ai un sixième sens de pisteur. Je lève les yeux. Je jurerais avoir vu le rideau du premier étage bouger. La fenêtre est entrebâillée. Dans l'ombre, pas facile d'en être certain, mais il y a quelqu'un qui m'observe, j'le sens. Le bichon file entre mes pattes, se glisse entre les barreaux du portail et s'échappe dans la rue en aboyant. Il a senti, lui aussi.

Quand je relève la tête, la fenêtre est refermée. Un sentiment étrange m'envahit peu à peu. Je parcours lentement la façade du regard : j'ai l'impression d'être épié. Les gens veillent tard, ils s'aèrent au balcon, je me dis. Pas de raison d'être parano. Sur ce, je vais chercher le clebs qui trottine sur la route. En franchissant le portail, un vieux réflexe me fait machinalement tourner la tête. Je discerne alors

clairement un type qui me fixe droit dans les yeux depuis sa fenêtre du troisième. Immédiatement, il rabat le rideau devant sa vitre. Derrière moi, Télémaque aboie à nouveau. Je sursaute.

J'ouvre les yeux et fait valser mon réveil d'un revers de la main. Vu l'heure, il sonne déjà depuis un moment, je dors mieux lové dans les bras de Pénélope. Télémaque gratte à la porte de la chambre. Je me lève d'un coup, ça réveille mes douleurs lombaires, des vieux restes de la brousse... le chien a l'air content de me voir quand je lui ouvre, il bondit dans la pièce comme s'il avait la rage.

Dans la cuisine, je termine le cake aux fruits secs et fait bouillir de l'eau pour mon instantané. Télé' attend devant sa gamelle en bavant sur le parquet, je lui jette une couenne. Une fois ma tasse fin prête, je la saisi d'une main et m'accoude à la fenêtre pour prendre l'air. En bas, des résidents s'affairent dans le parc. Ils semblent contrariés, l'un d'entre eux hausse le ton, les autres acquiescent. Bon sang, qu'est-ce qu'ils ont à s'énerver, à croire qu'ils ne se rendent pas compte de la chance qu'ils ont d'habiter un lieu préservé ! Bah, c'est leur problème. Moi, j'ai décidé de rester pépère, aujourd'hui. Je m'assois à la table, et, tranquille, je commence un Sudoku en savourant mon café. Par la fenêtre restée ouverte, j'entends un bruit de moteur familier : c'est le facteur. Il est gentil, ce gars, toujours à me laisser quelques prospectus publicitaires en plus, comme j'lui ai dit que j'aimais bien les feuilleter...

Depuis le service, j'aime me tenir informé de ce qui se passe, et le mercredi c'est le jour où je reçois la lettre hebdomadaire des anciens de la Marine. J'enfile mes charentaises et je vais récupérer le courrier avec le sourire, c'est le genre de journée qui commence bien. Je remonte chez moi avec la lettre et mes prospectus sous le bras. Au milieu des escaliers une feuille s'échappe, je la rattrape au vol.

« [...] Rappel du règlement intérieur. Pénélope est une résidence où doivent régner la propreté, le calme et la tranquillité. Pour ce faire, chaque résident est prié de respecter les règles élémentaires de bon voisinage :

- Nuisances sonores à éviter après 21 H, à proscrire après 22 H. Les postes de télévision et les appareils audiovisuels ne doivent pas être audibles depuis la cage d'escalier.
- Si la présence d'animaux, hors races dangereuses, est tolérée dans les appartements, il est formellement interdit de les laisser pénétrer dans les espaces verts communs.

Tout contrevenant à ces règles élémentaires s'expose à des poursuites judiciaires. La police sera informée de tout nouveau manquement au règlement.

N'oubliez pas que chez vous, vous êtes aussi chez nous.

Cordialement,

Le syndicat de copropriété »

Hébété, pendant un moment, je reste planté dans le corridor. Nuisances sonores... Espaces verts... C'est quoi ce bordel. Je relis le papelard. La police sera informée ... Attends voir, ils se sont trompés de boîte aux lettres. Bon, je ne connais pas encore bien mes voisins, y'en a peut-être un qui déconne, va savoir. En tout cas y'a erreur sur la personne. Faut que je renvoie la lettre au Syndic.

Soudainement, des pas résonnent dans l'escalier. Je reconnais la démarche cadencée du concierge. Ca tombe bien, il doit être au courant de tout, je vais vite savoir qui est le mouton noir. Les représentants du syndic doivent avoir leurs raisons. Ils n'envoient pas une lettre comme ça, par hasard. Moi, je suis d'accord, les consignes, ça se respecte, sinon, ça met en péril tout l'bataillon. Faut pas laisser des individus saper le moral du campement, alors je vais aider à choper le canard boiteux dont ils se plaignent. S'agit pas de défendre la patrie, ce coup-ci, c'est de notre tranquillité qu'il s'agit, et ça, c'est sacré. Alors, quand le concierge déboule sur le pallier, je mets de suite les points sur les i :

« Bonjour ! Comment va ? Dites, j'ai reçu par erreur un papelard du Syndic qui dit qu'un gaillard fait des siennes dans la résidence. Savez à quelle porte sonner si vous avez besoin d'aide pour le traquer. J'suis spécialiste, à Clichés-sous-bois, mon ancien bercail, j'en ai mis plus d'un au pas. Suffit souvent de l'ouvrir au bon moment et de gueuler un bon coup, pas vrai ? ».

Le concierge reste silencieux, baisse les yeux. J'en profite pour le détailler : impeccable, des cheveux courts, rasé de près, il doit approcher la cinquantaine et porte des petites lunettes dorées, en demi-lune, accrochées à une chaînette. Ce mec, il me rappelle le second de l'Argos, un type qui surveillait ses marins pire qu'une mère-poule ses poussins. Toujours à nous guetter du coin de l'œil quand on revenait de permission, les poches pleines de tabac de contrebande, à nous confisquer au passage les rares bouteilles de rhum qu'on pouvait s'payer, à nous faire laver les latrines même quand elles étaient propres... Un vrai connard. D'ailleurs il a fini par s'faire pousser par-dessus bord, une nuit qu'il était d'quart, au large des Maldives. Y'en a des requins, par là, c'est pas un endroit où faire trempette... Mais bon, c'est fini tout ça, on revient pas sur l'passé. Et malgré ses airs de surveillant coincé, le concierge représente l'autorité du Syndic, alors j'garde un ton aimable et je le relance.

- Pas vrai, hein ? Vous pouvez compter sur moi pour raisonner votre gars. Faut qu'on se soutienne, entre résidents. Si vous avez besoin d'gros bras pour l'intimider, y'a qu'à demander ! »

Mon interlocuteur lève les yeux. Ils sont vitreux. Il me répond, d'une voix faiblarde.

- Excusez-moi, merci pour la proposition, mais pour l'heure j'ai des plaintes qui m'ont été adressées. Mon téléphone a sonné toute la nuit, je n'ai pas pu fermer l'œil et j'aimerais bien que ça cesse...

Je le fixe, d'un air entendu.

- C'est bien ce que je vous dis. Pas facile de faire respecter l'ordre, j'suis au courant, et j'en ai croisé des gêneurs, à chaque escale. Dès fois, sont plus tenaces que des punaises dans un matelas de love hotel. C'est là qu'il faut frapper fort. Transgression entraîne sanction, hein, et on est prêt à remettre de l'ordre dans tout ça, j'lui dis, en me rapprochant tout prêt de son oreille.

Les yeux toujours baissés, le gardien recule de deux pas, se racle la gorge. Il a l'air gêné, j'ai du lui faire peur. Sa lèvre tremblote. Il m'a tout l'air d'une vraie fiotte, ce gaillard !

- Justement m'sieur Ulysse....
- Quoi ? Dites voir, vieux !

Je commence à le trouver vraiment bizarre, ce type. Il se racle une nouvelle fois la gorge.

- Le problème, c'est que c'est de vous qu'on se plaint, faut revoir vos manières, c'est pas moi qui le dit, hein. On me parle de nuisances sonores, de portes qui claquent... Et surtout, de votre chien qui défèque dans le jardin, et au pied des panneaux !

En me disant ça, il recule encore d'un pas. Je vois bien qu'il flippe.

Je sens ma cocotte bouillir plus vite que le trouillomètre du concierge, mais je garde mon calme, j'fais mine de rien, vieux réflexe du service. A mes pieds, Télémaque jappe et grogne, il pense comme moi. Je m'apprête à répondre quelque chose, mais les mots me manquent. Le concierge m'adresse un vague au-revoir de la main, et tourne les talons sans demander son reste.

L'image idyllique de la résidence, du havre de paix tant désiré est brusquement ternie. Le dos voûté, écrasé par une chape de plomb qui me raidit les épaules, je sens la sueur, froide et angoissante, perler le long de mes tempes. Je ne sais plus trop si c'est dû à la rage ou à la tristesse, mais qu'importe. Voilà des années que j'ai plus cherché à déchiffrer mes sentiments. Je rentre dans l'appart pour m'éponger le visage à la salle de bain.

Y'a pas de fumée sans feu...Pourtant, t'es resté fidèle à toi-même...Remarque, c'est peut-être ça qui cloche ? Tu t'es fait des idées, cette résidence est un foutu terrier de blaireaux. Pas le truc cordial, quoi. Une petite entorse aux règles, hein, ma parole, une merde de clébard, et les voilà qui se réunissent et qui t'sanctionnent. Putain de cour martiale... Comme si t'avais pas sauvé leurs fesses, à tous, en allant risquer tes couilles à dix mille bornes de leur satanée résidence toute propre. Et voilà la gratitude. Mais moi, j'sais ce que tu vau, Ulysse, et ce que tu mérites. Alors, mon vieux, si t'es revenu de l'enfer pour enfin trouver la paix, j'peux t'affirmer bien clair que ce ne sont pas ces quelques planqués qui vont t'la retirer.

Quelques mois se sont écoulés, le froid hivernal givre les canalisations de la résidence et les beaux atours de Pénélope sont recouverts de neige. Depuis la lettre, mes contacts avec le voisinage se résument à des regards fuyants. Je déteste ces faux culs, de plus en plus, la rancœur me ronge comme un bain d'acide. Leurs sourires de façades n'ont plus d'effet. Les rares fois où j'arpente d'un pas morne les allées du petit parc, je sens leurs regards braqués dans mon dos. Leur mépris me transperce comme une vrille insistante et sournoise. Tout dans leur attitude me rappelle que j'suis qu'un étranger, que jamais je ferai partie du syndic. Mon mode de vie n'a rien d'acceptable à leurs yeux. Mon chien, ma télévision et mes marceles ne font que les gêner. Je me surprends parfois à rêver d'ailleurs. Comme si Pénélope m'avait mis aux fers dans sa cage dorée, comme s'il fallait que je reparte.

Alors, au fil des mois qui sombrent lentement dans l'hiver, j'ai pris le parti de résister. Mon bichon, je l'sors aux heures interdites, j'laisse mes ordures plusieurs jours dans la cage d'escalier, je pousse le volume du téléviseur à fond à n'importe quelle heure. Le concierge ? J'lé provoque dès qu'je le croise, « pourquoi si et pas ça ? Pourquoi les poubelles sont pas au même endroit ? Comment se fait-il que les vitres soient sales ?... » Je le loupe pas, ce collabo. A la nuit tombée, alors que ma sono hurle pour les indisposer, j'espère en voir débarquer un, son règlement à la main, lèvres pincées et cul serré. Juste pour remettre les pendules à l'heure, juste pour régler quelques comptes.

Mais personne ne s'pointe, évidemment. Aucun de ces types n'ose plus me dire bonjour. Bah, je n'en ai plus rien à secouer. J'reste bien au chaud chez moi et j'les emmerde. Du coup, j'sais pas si c'est dû à l'isolement ou au manque de soleil mais j'me suis mis à faire un rêve bizarre.

J'suis sur un gros rocher, seul, à poil, la mer est agitée. Quand les vagues, glaciales, me passent par dessus la tête, je m'agrippe comme je peux aux arêtes de pierre couvertes d'algues mais je glisse. Je lutte. J'me sens d'plus en plus faible, et à un moment, voilà ce gros bateau qui arrive, pas loin, un truc marchand, un genre de cargo avec pavillon hissé... Et moi, j'ai qu'une envie, là, c'est de sauter du rocher, nager vers le cargo, monter à bord... Au moment où je m'apprête à l'faire, une lame de fond jaillit, me submerge d'un coup et m'précipite dans les flots, tout est chamboulé... Là, j'me réveille, immanquablement. En sueur à chaque fois. Haletant, j'ouvre les yeux et c'est l'plafond de l'appart qui m'dit bonjour, de sa gueule grise et morne.

Aujourd'hui, il fait spécialement moche, les flocons tombent drus. Dehors, c'est le blizzard, au moins trente centimètres de poudreuse. Jamais vu un temps pareil. Je me suis levé tard et j'ai passé le reste de la matinée à la fenêtre, encore en pyjama. Ca m'arrive de plus en plus souvent, d'ailleurs. Mon seul contact avec les gens s'résume au facteur. Brave type, il vient me glisser mon courrier sous la porte, maintenant. J'ai dit que ça m'allait pas de sortir par ce temps. D'ailleurs, j'ai fait une réserve de boîtes de raviolis et d'autres trucs tout prêts, comme ça je reste tranquille chez moi. On est en mars, d'après le calendrier le printemps devrait déjà être là, mais que dalle. Les seuls qui s'amuse, ce sont les gosses. C'est rare mais j'ai dû admettre qu'ils m'ont rigoler. Je me poste à la fenêtre et j'descends des canettes en observant leur spectacle. J'ai cru que ça m'a aidé dans les mauvaises passes de voir ces mioches organiser leurs petites guéguerres dans la neige ; par équipes, en planque, en mission-suicide, des munitions, des phases d'attaque, de défense. Mine de rien j'ai compris que ça n'a rien d'innocent, les boules de neige. Ni les enfants. Des prédateurs en puissance ouais. Rien qu'à voir comment certains mettent des cailloux dans leurs boules....

Aujourd'hui encore je profite du spectacle, j'ai pas boudé mon plaisir ! Mais quand arrive la trêve, qu'ils partent bouffer, je me retrouve seul à nouveau et y a rien de pire pour cogiter. Des images de voyages, d'îles, de navires, d'escales, des images vieilles de dizaines d'années et pourtant très nettes commencent à ressurgir, sournoises et insistantes. Elles me hantent comme les rêves où je revois Calypso. Mais cette fois-ci, c'est plus fort qu'en rêve. Je sens une vague monter en moi, un besoin violent. Je suffoque. Il faut que je me lève mais une crampe violente me paralyse. J'ai l'impression de me vautrer par terre comme une loque, mon crâne heurte le sol. J'ai des vertiges, je me relève tant bien que mal et je balaye l'espace d'un coup d'œil circulaire. Et là, j'en crois pas mes yeux.

Franchement ça fait combien de temps que t'as pas bougé ton gros séant de cet appart ? Le salon est dans un état pitoyable. T'as empilé les prospectus touristiques, les revues de voyage, les cartes postales et les offres d'agence en vrac. T'en as même planté sur les montants des armoires. Qu'est-ce qui cloche chez toi Ulysse ?

Les murs sont barbouillés de gouache bleue, jaune, d'espèces d'arbres peints à la main... je sais plus quoi penser. « Non non non, Ulysse, c'est pas toi qu'a fait tout ça », j'ai murmuré pour me rassurer. Mais je sais bien que si. En tout cas c'est pas le bichon. J'ai regardé mes mains pleines de peinture, je me redresse autant que possible histoire de mieux voir ce décor digne d'un asile de dingues. A croire que j'ai dû passer tout l'hiver à découper des photos de prospectus et des images tropicales, de grands titres

vantant des trips low-costs pour les quatre bouts du monde. Y'a même un hamac accroché dans l'entrée du living, cloué aux murs, entre des touffes de roseaux dont j'ignore la provenance. En bas, j'entends la bataille qui reprend, les gosses reviennent du repas de midi. Ca gueule et ça se tire dessus. Clopin-clopat, j'me fraye un chemin parmi les magazines, les valises éventrées, les fringues et mes vieux uniformes éparpillés partout, en tas difformes... Maintenant je sais clairement ce qu'il me reste à faire, j'ai plus qu'une solution pour éviter de sombrer définitivement dans la folie. J'suis en jogging, mais c'est pas grave. De toute façon la salle de bain est impraticable. Je prends ma Winch et enfile blouson, écharpe, gants. J'déverrouille la porte, il est plus que temps, le bichon se rue dehors. Ca doit bien faire un mois qu'il est pas sorti. Une fois sur le palier, je réalise peu à peu ce qui va se passer. Inévitablement.

Quatre à quatre, j'avale les marches de la résidence, et déboule dans la cour. Un franc soleil illumine la neige, la lumière me frappe en plein visage. Ca me fait un bien fou. Tu m'étonnes. Depuis tout c'temps que je m'enterre. Je reste un moment là, à profiter de la chaleur des rayons... Devant moi, ca piaille sévère. Je plisse les yeux. Les gosses ne me voient pas, absorbés par leur petite guérilla de l'âge de glace. Un des deux camps a d'ailleurs investi le jardin de la résidence. Ca fait plaisir à voir, d'la vie dans cette taupinière ! J'me sens de plus en plus en forme. Les p'tits morveux m'ont toujours pas remarqué, tout fous qu'ils sont de courir et de s'planquer derrière c'qui trouvent, poubelles, buissons... y'en a un qui vient se jeter juste derrière c'te putain de panneau « Gazon interdit ». Pas grave, je patiente.

Dès que le même file, j'épaule et je le mets en joue. Le métier revient immédiatement. La crosse de la Winch se cale parfaitement.

Respire, Ulysse... Vise le centre. Un coup, un seul. Ca va l'exploser. Tremble pas.

La détonation, familière mais toujours aussi violente, me vrille les tympans. Le tir me fait reculer d'un bon pas. Touché. J'entends des mioches qui hurlent. Devant moi, ce foutu panneau git, tordu, béant, éventré. Encore fumant dans la neige. Bien visé, Ulysse, en plein dans l'mille. Voilà l'premier symbole du diktat des bienpensants qui en prend un coup.

J'épaule une seconde fois, me retourne vers la bâtisse. Au-dessus, un mouvement de rideau m'indique la présence d'observateurs. Y veulent voir ? Pas de problème, y vont voir.

Bam ! J'renvoie une salve : le panneau « Résidence Pénélope, accès réservé aux résidents » fait un bond en arrière, déchiqueté, les éclats explosent la vitre du sas. Tout se déboîte, la porte, la lanterne, les rideaux. Un beau bordel. J'vois des têtes qui s'pointent timidement aux fenêtres. C'est fini, rassurez-vous

braves gens, restez tranquille dans votre merdier. J'bazarde la winch' déchargée dans le gazon. Télémaque, effrayé par le raffut s'est réfugié dans mes pattes. J'lui donne une petite tape sur le ventre. « On s'barre, les flics vont pas tarder maintenant ».

Les mioches, sidérés, n'ont pas osé bouger. Bah, ça leur fera un souvenir du vieil Ulysse. Moi, j'dégonde la petite barrière de la résidence d'un bon coup de latte et j'traverse la rue sans me retourner. A ce moment précis, j'ai l'impression d'être libéré d'un poids. Mon pas se fait plus léger. A peine j'arrive à l'arrêt que l'bus se pointe, comme un signe du destin. Il est vide. J'entre par l'avant. Le conducteur me sourit bizarrement, d'un air entendu, comme s'il savait que j'serai là. Ca m'fait frissonner. J'lui achète un ticket et m'installe juste en face du pare-brise, Télémaque sur les genoux. J'avais déjà repéré ce bus. L'O10-C, celui-là même qui m'avait emmené vers Pénélope. Quand il redémarre, je consulte le plan de la ligne. Le nom du terminus s'étale en caractères gras. Le port.

Petit poème d'Ulysse

Cette vieille salope de machine m'embrouille les narines
Avec sa fréquence réglée comme une femme en coulisse
Dans ma main la bière glisse
Je m'affale dans mon rêve comme un bâton d'réglisse,

Et demain...

Demain, de nouveau les mêmes faces,
Les mêmes bruits, la même piste de danse,
Le même brouillard peuplé de gens en jogging noir
Et ma vie comme un cri obscène
Comme une vieille godasse
Abandonnée sur la scène.

Des pensées étranges
Étranglent et me dérangent en offset
Tandis que je m'arrange pour freiner mon cortex
La peur ronge mon subconscient.

L'amertume me plonge dans l'indécence
Et je vois sous les murs gris et rouges,
Tous ces jeunes baver
Comme des rats dans un bouge,
Crevés.

Murs d'acier blanc, iris et bleuets
En jardinières devant
Le portail à commande obéit
La grande vitre s'étale comme une rosace d'abbaye.

Le gazon, foncé,
Rampe, polissé par les coups de tondeuses
Du gardien dans les bassins,
Roseaux indiens,
Hippocampes de grès
Et plâtres anciens.

Quelques habitants
Âgés, contents, gravitent en paix
Tels des huitres ouvertes.

Et leur démarche frêle dans ce lieu d'harmonie
Rappelle des petites perles d'ennui,

Parfaites, les allées laissent
S'envoler des bouffées d'air pur
Et sous les murs des habitations
S'étendent en tendres reptations
Des transat à rayures.

Plus qu'une canette dans le pack.
Elle est presque chaude...Mes yeux moites
Et glauques s'abattent sur le bac à glaçons.

Trop loin, les distances s'étirent
Une crampe s'invite à la hanche
Je vire mon caleçon et me penche.

Inexorablement
Et sans me retenir je tombe
Poisson piégé dans les amples filets de sa tombe de nuit.

Et mes rêves, mes angoisses
Cette place peuplée des fantômes
Leurs grimaces
Leurs mômes
Et leurs regards voraces
Tout cela Pris pêle-mêle dans la même nasse
Tout se perd dans les spasmes
Amers d'un sommeil de plomb.

La nuit brute, épaisse
Règne sans partage sur Cliché-sous-bois.